



Étienne Daho

La plus belle photo d'Étienne Daho que je connaisse date de ses débuts. Il pose nu, recroquevillé, jambes et bras entrecroisés masquant pudiquement son torse et son sexe. Son regard contemple son image dans le reflet d'un miroir d'artiste. L'éclat d'une des lampes du cadre se reflète dans son œil noir et le consume. Saint Étienne. On croirait, à le voir, un personnage d'un roman de Mishima. Manifestement, il rêve. De vies martiennes, d'un ailleurs qui ne serait plus seulement Rennes mais Londres 1966, New York 1974. Jeune homme moderne errant dans une chic ville de France, il est mis au défi par ses héros lointains (Syd Barrett, Bowie) de se réécrire. Croisant sa propre image, notre Narcisse abandonne un ultime «Je crois me souvenir de toi». Partir. Direction Rome, Paris le Flore ou

l'éden de sa mythologie perso. Cette photographie était glissée à l'intérieur d'une série au long cours d'Antoine Giacomoni qui, suivant le même dispositif en miroir, avait aussi capturé Nico (avec son fils Ari), Françoise Hardy, les gens de Marquis de Sade, Elli Medeiros, Daniel Darc : sa famille d'artistes, la seule. Daho en son bocal, parmi les grands brisés. Trente ans après, Daho n'a pas bougé. Dorian Gray synthétique et pop, le temps et son désordre échappent à son allure. Ni le succès, ni le malentendu (chanteur pour minettes), ni les désastres (combien de compagnons d'armes du rock français tombés pour la France?) n'ont eu raison de la sincérité de ce regard perdu. Le secret, ce serait peut-être de ne jamais trahir ceux qui, un jour, vous ont offert l'occasion rare d'aimer. [PHILIPPE AZOURY]